

Histoire et discours chez Michel Foucault – entretien avec Roger Chartier^{*}

Welisson Marques^{**}

Résumé. Dans cet entretien, Roger Chartier parle des relations de l'histoire avec le discours, en prenant comme référence, en particulier, les notions fondées par Michel Foucault, dont celles d'énoncé et de discontinuité. Il y discute aussi de la possible crise que connaît l'histoire en son intérieur, de la question de l'interprétation, ainsi que les nouvelles perspectives et/ou problématiques contemporaines, tant dans le domaine de l'historiographie que dans l'Analyse du Discours. En outre, il met en évidence que le coeur de la pensée du philosophe est dans l'articulation des pratiques discursives et non-discursives (institutions sociales, événements politiques, etc), ces dernières étant indispensables à la constitution des premières. Sous le prisme de Chartier, c'est dans cette relation complexe que se définit "l'histoire culturelle", perspective utile pour l'analyse de discours.

Mots-clés: Analyse Du Discours; Histoire culturelle; Roger Chartier.

History and discourse in Michel Foucault: an interview with Roger Chartier

Abstract. Roger Chartier's interview investigates the relationships between History and Discourse with special reference to the ideas on enunciation and discontinuity by Michel Foucault. It also discusses the possible crisis that History is undergoing, or rather, the interpretation issue and the new perspectives and contemporary problems within the historiographic field and in Discourse Analysis. The interview highlights that the core of the philosopher's thoughts lies within the articulation of discursive and non-discursive practices (social institutions, political events and others), the latter being indispensable for the former. According to Chartier's point of view, "cultural history" is defined within this complicated relationship which is a highly proficient perspective for the analysis of discourses.

Keywords: Discourse Analysis; Cultural history; Roger Chartier.

^{*} Entrevista recebida em 12/05/2012. Aprovada em 16/06/2012.

^{**} Entrevista realizada por Welisson Marques, do Programa de Pós-graduação em Estudos Linguísticos e do Laboratório de Estudos Discursivos Foucaultianos (LEDIF/CNPQ) da UFU, Uberlândia/MG, Brasil. E-mail: welissonmarques@yahoo.com.br

História e discurso em Michel Foucault – entrevista com Roger Chartier

Resumo. Nesta entrevista, Roger Chartier discorre sobre as relações da história com o discurso tomando como referência, em especial, noções fundamentadas por Michel Foucault, dentre as quais de enunciado e descontinuidade. Discute também a possível crise que a história vem passando em seu interior, a questão da interpretação, e as novas perspectivas e/ou problemáticas contemporâneas tanto no campo historiográfico quanto da Análise do Discurso. Ademais, evidencia que o cerne do pensamento do filósofo está na articulação das práticas discursivas com não-discursivas (instituições sociais, acontecimentos políticos, etc.), sendo que estas últimas são indispensáveis na constituição das primeiras. Sob o prisma de Chartier, é nessa intrincada relação que se define “história cultural”, perspectiva profícua para a análise de discursos.

Palavras-chave: Análise de discurso ; História cultural ; Roger Chartier.

Welisson Marques: *D'abord, je voudrais vous remercier, au nom de notre laboratoire, le LEDIF – Laboratoire d'Études Discursives Foucauldienne, pour cet entretien, en vous disant aussi que je suis très honoré de pouvoir avoir ce contact direct avec vous. Outre la récente publication en portugais d'Inscrire et Effacer, je voudrais savoir quelles sont vos recherches les plus récentes et les projets en cours ou sur le point d'être développés dans l'avenir.*

Roger Chartier: J'ai publié en septembre un livre intitulé "Cardenio entre Shakespeare et Cervantès. Histoire d'une pièce perdue". Cet ouvrage, paru chez Gallimard, a pour point de départ une pièce représentée à la Cour d'Angleterre dans l'hiver de 1612-13, intitulée "Cardenio" et attribuée quarante ans plus tard à Fletcher et Shakespeare par un libraire éditeur de Londres, Moseley. Le manuscrit est perdu et Moseley n'a jamais imprimé la pièce. L'histoire en serait restée là, si en 1727, Lewis Theobald, un éditeur de Shakespeare, n'avait pas fait représenter et publier une pièce intitulée "Double Falshood" qu'il disait être fondée sur un manuscrit ancien d'une pièce de Shakespeare. L'intrigue de sa prochaine pièce, qui est celle des amours de Cardenio et Luscinda, Dorotea et Fernando dans Don Quichotte, indique que le manuscrit ancien était celui de la pièce de 1612-13.

Cette histoire a passionné la critique shakespearienne, partagée entre la suspicion à propos de l'authenticité des dires de Theobald et les relations entre la pièce de 1727 et ce que Shakespeare a pu écrire (avec Fletcher). Pour moi, l'intérêt de cette enquête est autre. Il est d'abord lié à l'étude de la réception de Don Quichotte aux XVIIe et XVIIIe siècles, en particulier dans ses adaptations théâtrales, et à une réflexion sur l'invention de la "littérature" au cours du XVIIIe siècle. C'est à cela que sont consacrées les dernières pages de mon livre, que je cite ici. L'histoire du Cardenio perdu fascine comme toutes celles des œuvres dont la disparition crée un manque intolérable. Entre le XVIIIe siècle et aujourd'hui, le désir de donner un texte, un corps, une matérialité à ce fantôme obsédant a inspiré les écrivains, les hommes de théâtre, les éditeurs. Ce sont leurs tentatives que ce livre a voulu analyser. L'étude de ce texte à jamais absent et, pourtant, si souvent arraché à l'oubli porte, peut-être, un autre enseignement. Il tient à la discordance existant entre le temps de la composition du premier Cardenio, celui joué à la cour d'Angleterre en 1613, fondé sur un livre paru en 1605, Don Quichotte de la Manche, et le temps de sa première résurrection, sous le titre de Double Falshood, sur la scène londonienne du Théâtre-Royal. L'adaptation de Theobald n'existe, en effet, que parce qu'elle affirme sa fidélité à Shakespeare. Même si cette attribution a pu être contestée par les incrédules, même si Theobald lui-même en douta suffisamment pour écarter la pièce de sa propre édition de Shakespeare, c'est bien parce qu'elle était présentée comme une relique shakespearienne que sa pièce fut écrite et montée. En 1727, elle s'inscrit dans un ordre de discours naissant, qui se fonde sur l'individualisation d'écriture, l'originalité des œuvres et la canonisation de l'auteur. L'articulation de ces trois notions, décisive pour la définition de la propriété littéraire, ne trouvera une forme achevée qu'à la fin du XVIIIe siècle, à l'époque du sacre de l'écrivain, de la fétichisation du manuscrit autographe et de l'obsession pour la main de

l'auteur, devenue garante de l'authenticité de l'œuvre. Il n'en va pas encore ainsi dans l'Angleterre des premières décennies du siècle, mais le Statut de la reine Anne de 1710, en limitant la propriété perpétuelle des libraires sur les textes qu'ils édaient, a obligé leurs avocats à fonder la propriété littéraire sur l'irréductible singularité de l'écriture.

La controverse à propos de l'authenticité shakespearienne de *Double Falshood* ne peut être séparée de cette mutation de l'ordre du discours. Dans les critiques des détracteurs de Theobald comme dans ses propres doutes ressurgit la présence perpétuée d'une autre économie de l'écriture, celle qui avait régi la composition de la pièce supposément adaptée. Elle reposait sur de tout autres pratiques: l'écriture en collaboration, exigée par les protecteurs, les troupes ou les entrepreneurs de théâtre; le réemploi d'histoires déjà racontées, de lieux communs partagés, de formules consacrées, ou encore, les continuelles révisions ou nombreuses continuations d'œuvres toujours ouvertes. C'est avec cette manière d'écrire les fictions que Shakespeare a composé ses pièces et que Cervantès a écrit *Don Quichotte*. L'indiquer n'est pas oublier que, pour l'un et l'autre, commence très tôt la canonisation de l'écrivain qui fait de son œuvre un monument. Mais ce processus va de pair jusqu'à la fin du XVIIIe siècle avec la forte conscience de la dimension collective de toutes les productions textuelles (et pas seulement théâtrales) et la faible reconnaissance de l'écrivain comme tel. Ses manuscrits ne méritent pas conservation, ses œuvres ne sont pas sa propriété et ses expériences ne nourrissent aucune biographie littéraire, mais seulement des recueils d'anecdotes. Il en ira autrement lorsque l'affirmation de l'originalité créatrice entrelacera l'existence et l'écriture, situera les œuvres dans la vie et reconnaîtra celle-ci dans celles-là. La relation si problématique entre *Double Falshood* et *The History of Cardenio* n'est donc pas seulement une histoire de falsification, d'abrégement ou de réécriture. Son enjeu est plus fondamental puisqu'il porte sur la notion même de "littérature" telle que nous

la manions presque sans y penser. Son usage rétrospectif, inévitable car il nous faut penser et écrire avec les mots hérités, risque sans cesse l'anachronisme. Quand la littérature n'est pas encore identifiée aux belles-lettres, le terme ne désigne aucunement les œuvres que nous tenons pour "littéraires" mais, au Moyen Âge, les textes écrits en langue vulgaire, par opposition au latin, et, au XVII^e siècle, les ouvrages d'érudition. A ce premier écart, lexical, s'en ajoute un second, conceptuel. Sans la dater très précisément, Foucault l'avait pointée en énonçant les traits propres de la "fonction auteur" qui assigne l'unité et la cohérence d'une œuvre à la singularité d'un sujet propriétaire et responsable de ses écrits. Une telle assignation n'est ni universelle ni invariante. Elle caractérise un ordre de discours littéraires qui naît au XVIII^e siècle, plus tôt en Angleterre, plus tard sur le continent. Sa puissance est telle qu'il soumet à ses principes des textes conçus et reçus avec des attentes, des ressources, des catégories fort différentes. La tension entre la relique sacrée que Theobald prétend offrir à la dévotion du public et la pièce de 1613, représentée seulement deux fois et jamais imprimée, est exemplaire d'une telle discontinuité. Même si elles ne peuvent échapper aux mots qui sont les nôtres, nos lectures des fictions composées avant l'invention de la "littérature" doivent faire effort pour reconnaître leur distante étrangeté. C'est là une condition première pour que nous soit compréhensible leur présence perpétuée. Je continue actuellement mes recherches sur les appropriations théâtrales de "Don Quichotte" (avec une étude du "Dom Quixote de la Mancha" du carioca Antônio José da Silva, représentée par les "bonifrates" ou "bonecos" du théâtre du Bairro Alto à Lisbonne en 1733). Dans le même temps, je travaille à un livre qui sera directement publié en anglais, "The Printer's Mind and The Author's Hand", composé par une série d'études de cas fondées sur la double idée que les auteurs n'écrivent pas les livres, puisque ceux-ci résultent de multiples interventions qui donnent forme aux textes et que ce n'est qu'au cours du

XVIIIe siècle que s'établit le lien entre individualité de l'écriture, originalité de l'œuvre et propriété intellectuelle de l'écrivain. Ce livre sera publié tout comme la traduction de celui voué à Cardenio par Polity Press.

Figura 1: Roger Chartier em Conferência na Universidade Estadual de Maringá/PR, Brasil (13 jun. 2012).



Fonte: Foto de Heitor Marcon. ASC/UEM (nota do editor).

Welisson Marques: *D'après Foucault, l'énoncé est beaucoup plus qu'une phrase ou une proposition: "il est toujours un événement que ni la langue ni le sens ne peuvent tout à fait épuiser"(FOUCAULT, 1995, p.31). Depuis ce concept, on comprend qu'analyser les discours doit toujours rompre avec le strictement linguistique, une chose qui ne semble pas arriver dans le champ linguistique actuellement en France. Comment apercevez-vous cette question en ce qui concerne l'Analyse du Discours française aujourd'hui, c'est-à-dire, par rapport à ce que l'on appelle une étude du discours aujourd'hui en France? Comment l'historiographie traite ces questions symboliques qui signifient également dans les textes contemporains?*

Roger Chartier: La notion d'événement est fondamentale dans le travail de Foucault dans la mesure où elle n'est pas identifiée avec ce que les historiens

entendent généralement comme événement (une bataille, un traité, un coup d'état, etc) mais comme une rupture instauratrice de nouveaux rapports de force, d'une nouvelle domination ou d'une nouvelle conceptualisation. Dans un essai consacré à Nietzsche, il associe étroitement une critique dévastatrice de la notion d'origine et une reformulation du concept d'événement. Pour lui, la brutalité de l'événement doit être située, non pas dans les accidents du cours de l'histoire ou les choix des individus, mais dans ce qui apparaît aux historiens comme le moins "événementiel", à savoir les transformations des rapports de domination. "Événement – il faut entendre par là non pas une décision, un traité, un règne ou une bataille, mais un rapport de forces qui s'inverse, un pouvoir confisqué, un vocabulaire repris et retourné contre ses utilisateurs, une domination qui s'affaiblit, se détend, s'empoisonne elle-même, une autre qui fait son entrée, masquée. Les forces qui sont en jeu dans l'histoire n'obéissent ni à une destination, ni à une mécanique, mais bien au hasard de la lutte. Elles ne se manifestent pas comme les formes successives d'une intention primordiale; elles ne prennent pas non plus l'allure d'un résultat. Elles apparaissent toujours dans l'aléa singulier de l'événement". Si l'événement, dans cette lecture nietzschéenne, demeure aléatoire, violent, inattendu, il ne désigne pas l'écume des faits mais les ruptures et discontinuités les plus fondamentales. On peut sans doute transposer cette définition de l'événement à la caractérisation des énoncés. La conséquence serait de porter l'attention sur les conditions de possibilité des énoncés, les modalités de leur énonciation et leurs formes non-linguistiques. Des travaux récents se sont ainsi attachés aux langages non-verbaux du XVIII^e siècle: langue pour les sourds et muets, ballets d'action et pantomime, codes télégraphiques. Tous sont habités par le rêve d'une langue universelle, capable de communiquer savoirs et émotions sans la médiation des langues vernaculaires. Les images ou les "emojicons" des écrans d'aujourd'hui sont, me semble-t-il, portés par le même désir.

Welisson Marques: *Comment apercevez-vous la réception de vos travaux, en particulier les concepts de “pratiques” et “représentation” actuellement en France dans le domaine de l’histoire ou des zones qui dialoguent avec l’histoire?*

Roger Chartier: Il me semble que ces deux notions, qui ont une longue histoire et de complexes élaborations (par Michel de Certeau, pour pratique; par Louis Marin, pour représentation; et par Pierre Bourdieu, pour leur articulation), sont maintenant largement acceptées et ont été substituées au lexique de l’histoire des mentalités. La notion de représentation permet de penser les relations réciproques entre représentations collectives incorporées, représentations exhibées comme monstration du pouvoir ou de la condition, et représentation comme délégation d’autorité. La notion de “pratiques” désigne l’irréductibilité des gestes et dispositifs qui agissent comme sens pratique ou techniques de pouvoir aux discours qui les décrivent, les commentent, les prescrivent ou les proscrivent. C’est dans cette irréductibilité que s’enracinent la difficulté de tout discours (historique ou anthropologique ou sociologique) qui entend rendre raison de la logique des pratiques. Comme écrivait de Certeau à propos de Foucault, travailler sur des pratiques sans discours, et non pas sur d’autres discours déjà-là, c’est travailler “au bord de la falaise”. L’essentiel est de ne pas tomber.

Welisson Marques: *Comme vous avez dit, la notion de “pratiques” désigne l’irréductibilité des gestes et des dispositifs qui agissent en tant que des sens pratiques ou des techniques de pouvoir aux discours qui les décrivent, les commentent, les prescrivent, etc. Par conséquent, la problématique du discours est dans l’irréductibilité de ces questions historiques, sociologiques, etc. Dans ce sens-là, il y a plusieurs groupes d’Analyse du Discours au Brésil qui prennent actuellement ces questions d’ordre socio-historiques comme inhérentes à leurs pratiques analytiques. Donc, l’AD semble aujourd’hui se rapprocher plus de l’histoire que de la linguistique, mais il nous semble que ce contact d’historiens avec les analystes du discours est encore minime. Comment comprenez-vous ces relations?*

Roger Chartier: Il est vrai qu’histoire et linguistique n’ont jamais été très proches. Leur proximité, dans le cas français, n’a été forte qu’au temps où l’analyse quantitative des mots a paru autoriser une analyse plus rigoureuse des

textes. Des auteurs comme Régine Robin ou Jacques Guillaumou et les travaux du laboratoire de lexicologie de l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud ont illustré ce type d'analyse. Certaines enquêtes menées à la VIE Section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, devenue Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales en 1975, ont aussi fait leur profit d'une telle approche - par exemple "Livre et société dans la France du XVIIIe siècle", dirigée par François Furet et inspirée par Alphonse Dupront, introducteur en France de la sémantique historique (mais pas forcément quantitative).

Certains historiens français ont poursuivi cette proximité avec l'analyse du discours de deux manières. D'abord, comme lecteur ou praticien de la Begriffsgeschichte allemande, soit dans sa forme la plus philosophique, celle de Reinhart Koselleck, soit dans sa dimension plus historique, comme dans le "Handbuch" des notions socio-politiques de la France d'Ancien Régime dirigé par Hans-Jürgen Lüsebrink et Rolf Reinhardt. J'y ai, pour ma part, écrit l'article "Civilité".

D'autre part, la pragmatique du discours, celle indiquée par Pierre Bourdieu dans "Ce que parler veut dire" et illustrée par des linguistes comme Pierre Encrevé ou Gilles Fauconnier, a pu inspirer des travaux historiques portant attention sur les situations d'échanges discursifs et articulant les énoncés avec leurs contextes d'énonciation. Dans un essai de lecture de certaines scènes d'une pièce de Molière, "George Dandin", je me suis essayé à cet exercice en rapportant la possible signification de ce que dit Dandin à situation d'énonciation donnée par la relation entre le texte, les dispositifs du spectacle (à la cour et à la ville) et les publics (courtisan ou citadin).

Il me paraît qu'aujourd'hui ces différents apports (lexicologique, sémantique, pragmatique) ont été incorporés d'une certaine manière dans les approches des historiens mais que, d'autre part, des relations plus théorisées entre les disciplines (histoire et linguistique) sont rares. Dans le cas français,

l'analyse du discours n'a peut-être plus la place qu'elle avait, malgré de très belles recherches, et, par ailleurs, la linguistique elle-même paraît écartelée entre son appartenance aux sciences cognitives (peu ouvertes aux différenciations sociales ou historiques), l'étude formelle des langues et les approches socio-historiques attentives soit aux conditions sociales de l'usage de la langue (dans la postérité de Labov ou Bernstein), soit aux modalités rhétoriques des énoncés.

Welisson Marques: *Le développement des nouvelles technologies promeut des changements importants dans le discours de la presse imprimée en général. Parmi ces derniers, on aperçoit que le fonctionnement de ces discours est conditionné par des mouvements célèbres du marché de la consommation et par la récurrence des images retouchées. Ainsi, nous comprenons la complexité de tels discours hybrides pour l'analyste (qui fondent le verbal, le non-verbal, les formes, les substances, etc). En outre, certains véhicules des médias deviennent de puissants instruments de politique en particulier par le biais des technologies visuelles. Face à ces questions, serait-il possible de mesurer l'importance des matérialités qui circulent dans les médias actuellement pour l'historiographie du XXI^e siècle?*

Roger Chartier: Hélas, je n'ai pas les connaissances nécessaires quant aux modes de production et aux modalités d'appropriation de la communication contemporaine pour répondre à cette question. Je peux seulement suggérer, en tant qu'historien, que les phénomènes décrits doivent être replacés dans une histoire de longue durée. C'est le cas pour le rôle attribué aux images dans toutes les sociétés d'Ancien Régime où était élevé le pourcentage d'analphabètes. De là, le recours massif aux images pour la prédication chrétienne, la diffusion de la réforme luthérienne (voyez le livre de Scribner), la propagande politique. De là, l'utilisation massive des images dans toutes leurs formes: peintes, sculptées, imprimées. Un tel constat conduit sans doute à réviser une conclusion trop hâtive quant à l'opposition entre un monde qui aujourd'hui serait celui de l'image et un monde perdu, ancien, qui serait celui de l'écrit. Non seulement, la culture visuelle est dominante dans les sociétés anciennes, comme l'a montré Fernando Bouza, mais encore, aujourd'hui, le

monde des écrans est devenu un monde d'écrits, saturé par les informations écrites, les échanges "épistolaires" des réseaux sociaux et les formulaires.

D'autre part, en suivant le livre classique de Hoggart, "The Uses of Literacy" (traduit par Passeron comme *La culture du pauvre* dans une collection de Bourdieu), il faut toujours postuler un écart entre la littéralité du "message" et les modalités de sa réception. Ce que les lecteurs, les spectateurs, les auditeurs font de ce qu'ils reçoivent n'est jamais totalement conformes aux intentions des "émetteurs". On peut légitimement penser qu'il en va ainsi avec les images d'aujourd'hui, celles de la télévision et d'internet. La distance critique, le plaisir de la "suspension of disbelief", le regard ironique, la réaction de refus sont à prendre compte avant de conclure, trop hâtivement, que les lecteurs ou spectateurs sont totalement "conditionnés" par ce qu'ils lisent ou regardent. Contrairement à ce que voulait une image de la pédagogie jésuite, leur esprit n'est pas une "cire molle" où s'imprimeraient, sans écart, textes et images.

Ces deux précautions me semblent utiles pour entamer une analyse rigoureuse des "discours" massivement diffusés par ceux qui ont le pouvoir économique ou politique de le faire et, dans le même temps, une analyse non moins rigoureuse des formes de l'appropriation, ce que Michel de Certeau désignait comme les "tactiques" ou "arts de faire avec" qui s'emparent des productions proposées ou imposées par les "stratégies" de la communication.

Welisson Marques: *Comment les historiens en général comprennent la notion d'énoncé chez Michel Foucault? (Et ici, nous prenons la notion d'énoncé fondée sur l'Archéologie du Savoir)*

Roger Chartier: Comme vous l'indiquez, la notion d'énoncé et toutes les notions qui lui sont liées (référentiel, écart énonciatif, réseau théorique, champ de possibilités stratégiques) caractérisent le Foucault de la "Réponse au Cercle d'épistémologie" publiée dans les "Cahiers pour l'analyse" en 1968 et de "L'Archéologie du savoir" en 1969. Il s'agit là d'une conceptualisation qu'il

délaissera à partir de la leçon inaugurale du Collège de France "L'Ordre du discours" prononcée le 2 décembre 1970. Les historiens (dont moi) ont porté plus d'attention dans ces dernières décennies aux catégories proposées dans "L'Ordre du discours", qui fondent les principes de l'analyse généalogique et critique des discours, s'attachent à la tension entre prolifération et "raréfaction" des discours et portent attention à l'historicité des notions d'auteur, œuvre ou discipline, qu'à celles de "L'Archéologie du savoir". Celles-ci demeurent, toutefois, pertinentes comme critiques des notions classiques de l'histoire des idées (référentiel vs référent, écart énonciatif vs forme d'énonciation, réseau théorique vs système de concepts, champ de possibilités vs cohérence thématique ou philosophique). Elles sont utiles aussi pour désigner ce qui est au cœur de tous les livres de Foucault, avant et après 1970: l'articulation des pratiques discursives avec des pratiques non-discursives: institutions sociales, événements politiques, techniques sociales. Il s'agit donc de comprendre les règles de formation qui commandent la production des discours et leur articulation avec les pratiques qui les rendent possibles et qu'elles désignent. Une telle perspective est, pour moi, la définition même de l'histoire culturelle.

Welisson Marques: *Dans l'Archéologie du Savoir, comme nous le savons, Foucault instaure le concept d'énoncé. Ainsi, lorsque nous parlons d'AD historique, nous nous référons à l'énoncé comme le dispositif théorique et méthodologique d'analyse de discours, lequel rompt avec le lieu ou "contexte d'énonciation". "L'histoire" de ce point de vue est beaucoup plus large que cela. C'est contre cette réduction de "l'histoire" à l'intérieur d'AD que nous luttons, c'est-à-dire, parler d'Analyse de Discours fondé sur Pécheux et Foucault c'est prendre la mémoire et l'histoire comme condition et présupposé sine qua non dans le fonctionnement des énoncés. J'aimerais comprendre quelles forces ont mené l'étude du discours en France – à de rares exceptions près – à se réduire paradoxalement (parce que Pécheux et Foucault sont des auteurs français) les perspectives dont les analyses effacent le socio-historique.*

Roger Chartier: L'analyse du discours a sans doute été influencée ou contaminée par la domination des approches strictement structurales et formalistes (en critique littéraire, en sémiotique, dans une certaine

anthropologie, en histoire de l'art) pour lesquelles les différences historiques et sociales sont sans pertinence. L'invention aux Etats Unis de la "French Theory" (dans laquelle Foucault est enrôlé bien à tort) a contribué à cet idéalisme radical qui tient toute pratique pour un discours, qui n'a pour objet que des fonctionnements linguistiques sans matérialité et qui applique des modèles structuraux, par définition construits sur des invariances, sans interrogation sur les variations des régimes de discours, des modèles esthétiques ou des expériences sociales. Il me semble que dans le champ d'études qui est le mien, l'étude des productions et pratiques textuelles, ce temps de la souveraineté structurale et sémiotique est passé et que, aujourd'hui, l'ont emporté les approches qui tiennent pour essentielles les discontinuités historiques: ainsi l'esthétique de la réception, la "reader-response theory", le "New Historicism", la sociologie des textes, etc. Est ainsi réintroduite l'attention aux formes d'inscription des discours, dans l'écrit, avec la bibliographie matérielle ou l'histoire des usages de l'écrit, comme dans l'oralité, avec l'attention portée aux différentes modalités de transmission des textes (récitation, lecture à haute voix, théâtralisation). A vous suivre, l'analyse du discours pourrait ou devrait s'approprier ces perspectives pour articuler description formalisées des énoncés et conditions socio-historiques de leur énonciation. Je ne peux qu'être en plein accord avec cette proposition.

Welisson Marques: *Je suis totalement d'accord, mais comment l'historiographie s'occupe de la question de "l'interprétation" (versus narration) des événements dans l'actualité?*

Roger Chartier: Je reprends dans cette réponse ce que j'ai écrit dans un texte consacré à une réflexion sur l'histoire aujourd'hui. A partir des années 1990, une question a obsédé les historiens: celle d'une supposée "crise de l'histoire". Cette obsession découlait directement de la mise en évidence des dimensions rhétorique et narrative de l'histoire, désignées avec acuité dans trois œuvres fondatrices publiées entre 1971 et 1975: "Comment on écrit l'histoire" de Paul

Veyne (1971), "Metahistory" de Hayden White (1973) et "L'Écriture de l'histoire" de Michel de Certeau (1975). Veyne, en affirmant que l'histoire "demeure fondamentalement un récit et ce qu'on nomme explication n'est guère que la manière qu'a le récit de s'organiser en une intrigue compréhensible"; Hayden White, en identifiant "the deep structural forms of the historical imagination" avec les quatre figures de la rhétorique et de la poétique classique, à savoir la métaphore, la métonymie, la synecdoque et l'ironie, et de Certeau, en affirmant que "le discours historique prétend donner un contenu vrai (qui relève de la vérifiabilité) mais sous la forme d'une narration" obligeaient les historiens à abandonner la certitude d'une coïncidence sans écart entre le passé tel qu'il fut et l'explication historique qui en rend raison. L'interpellation n'était pas sans créer une profonde inquiétude car, durablement, l'histoire avait ignoré son appartenance à la classe des récits et effacé les figures propres à son écriture dans la revendication de sa scientificité. Qu'elle soit recueil d'exemples à la manière antique, qu'elle se donne comme connaissance d'elle-même dans la tradition historiciste et romantique allemande, ou qu'elle se proclame "scientifique", l'histoire ne pouvait que refuser de se penser comme un récit et comme une écriture. La narration ne pouvait avoir aucun statut propre dès lors que, selon les cas, elle était soumise aux dispositions et aux figures de l'art rhétorique, qu'elle était considérée comme le lieu du déploiement du sens des événements eux-mêmes, ou qu'elle était perçue comme un obstacle majeur à une connaissance véritable. Seules la mise en question de cette épistémologie de la coïncidence et la prise de conscience de l'écart existant entre le passé et sa représentation, entre ce qui un jour fut et qui n'est plus, et les constructions narratives qui entendent tenir lieu de ce passé, ont permis le développement d'une réflexion sur l'histoire entendue comme une écriture toujours construite à partir de figures rhétoriques et de structures narratives qui sont également celles de la fiction. De là, la question majeure qui

a fondé le diagnostic quant à une possible “crise de l’histoire” dans les années 80 et 90 du dernier siècle. Si l’histoire comme discipline de savoir partage les mêmes formules que l’écriture d’imagination, est-il encore possible de lui assigner un régime spécifique de connaissance? La “vérité” qu’elle produit est-elle différente de celle que produisent le mythe et la littérature? On sait que c’est là la position maintes fois réaffirmée de Hayden White pour qui, puisque le discours historique est une “form of fiction-making operation”, la connaissance qu’il propose est du même ordre que celle que donnent du monde ou du passé les discours du mythe et de la fiction. On sait aussi que c’est contre cette dissolution du statut propre de la connaissance historique qu’a été réaffirmée avec force la capacité de savoir critique de la discipline, appuyée sur ses techniques et opérations spécifiques. Dans sa résistance farouche à la “machine de guerre sceptique” post-moderniste du “linguistic turn” ou du “rhetoric turn”, Carlo Ginzburg a plusieurs fois rappelé que, dans la postérité de la rhétorique aristotélicienne, preuve et rhétorique ne sont pas antinomiques mais indissociablement associées et que, d’autre part, depuis la Renaissance, l’histoire a su élaborer les techniques érudites permettant de séparer le vrai du faux. D’où sa ferme conclusion: reconnaître les dimensions rhétorique ou narrative de l’écriture de l’histoire n’implique nullement de lui dénier le statut d’une connaissance vraie, construite à partir de preuves et de contrôles. Dès lors, “knowledge (even historical knowledge) is possible”. C’est dans le partage d’une telle affirmation qu’ont été situées toutes les entreprises de refondation épistémologique du régime propre de scientificité de l’histoire, distingué, à la fois, des vérités de la fiction et du langage mathématique des sciences de la nature. Différentes propositions ont marqué cette recherche: le retour à un paradigme alternatif, désigné par Carlo Ginzburg comme “indiciaire” parce qu’il fonde la connaissance sur la collecte et l’interprétation des traces et non pas sur le traitement statistique des données, ou bien la définition d’un concept

d'objectivité capable d'articuler le tri entre les assertions recevables et celles qui ne le sont pas avec la légitime pluralité des interprétations, ou, plus récemment, les réflexions à propos des modèles théoriques et des opérations cognitives qui permettent d'établir un savoir généralisable à partir des études de cas, des microhistoires ou des études comparatives. Toutes ces perspectives, aussi différentes soient-elles, s'inscrivent dans une intention de vérité qui est constitutive du discours historique lui-même. Elles ont permis d'apaiser les inquiétudes des historiens, profondément ébranlés dans leur certitude par la mise en évidence du paradoxe inhérent à leur travail car, comme l'écrit Michel de Certeau, l'historiographie (c'est-à-dire "histoire" et "écriture") porte inscrit dans son nom propre le paradoxe – et quasi l'oxymoron – de la mise en relation de deux termes antinomiques: le réel et le discours". Reconnaître ce paradoxe conduit à repenser des oppositions trop abruptement formulées entre l'histoire comme discours et l'histoire comme savoir. Avec Reinhart Koselleck, de Certeau a sûrement été l'historien le plus attentif aux propriétés formelles du discours historique, ainsi situé et différencié au sein de la classe des récits. Il a montré comment l'écriture de l'histoire, qui suppose l'ordre chronologique, la clôture du texte et le comblement des manques inverse la démarche de la recherche, qui part du présent, qui pourrait être sans fin et qui est sans cesse confronté aux lacunes de la documentation. Il a montré aussi qu'à la différence d'autres récits, l'écriture de l'histoire est dédoublée, feuilletée, clivée: "se pose comme historiographique le discours qui "comprend" son autre – la chronique, l'archive, le document, c'est-à-dire, celui qui s'organise en texte feuilleté dont une moitié, continue, s'appuie sur l'autre, disséminée, et se donne ainsi le pouvoir de dire ce que l'autre signifie sans le savoir. Par les "citations", par les références, par les notes et tout l'appareil de renvois permanents à un langage premier, il s'établit en "savoir de l'autre". L'histoire comme écriture dédoublée a donc la triple tâche de convoquer le passé qui n'est plus dans un discours au

présent, de montrer la compétence de l'historien, maître des sources, et d'emporter la conviction du lecteur: "Sous ce biais, la structure dédoublée du discours fonctionne à la manière d'une machinerie qui tire de la citation une vraisemblance du récit et une validation du savoir. Elle produit de la fiabilité". Est-ce dire, pour autant, qu'il n'y a là qu'un théâtre de l'érudition qui n'assure nullement de possibilité pour l'histoire de produire une connaissance adéquate du passé? Ce n'était pas la position de Michel de Certeau qui, dans un livre voué à caractériser les propriétés spécifiques de l'écriture de l'histoire, rappelle avec force la dimension de connaissance de la discipline. Pour lui, l'histoire est un discours qui produit des énoncés "scientifiques", si on définit par ce terme "la possibilité d'établir un ensemble de règles permettant de 'contrôler' des opérations proportionnées à la production d'objets déterminés". Dans cette citation, tous les mots importent: "production d'objets déterminés" renvoie à la construction de l'objet historique par l'historien, le passé n'étant jamais un objet déjà-là; "opérations" désigne les pratiques propres au métier d'historien (découpage et traitement des sources, mobilisation de techniques d'analyse spécifiques, construction d'hypothèses, procédures de vérification); "règles" et "contrôles" inscrivent l'histoire dans un régime de savoir partagé, défini par des critères de preuve dotés d'une validité universelle. Comme chez Ginzburg (et plus sans doute que ne le pense celui-ci qui enrôlerait volontiers de Certeau dans le camp des sceptiques), se trouvent ainsi associés, et non pas opposés, connaissance et récit, preuve et rhétorique, savoir critique et narration. Le travail de l'interprétation en histoire, qui suppose, tout ensemble, l'existence de règles et de preuves qui donnent validité au savoir produit et l'acceptation de la pluralité des interprétations scientifiquement légitimes, se situe dans l'espace ainsi défini entre rhétorique du discours et fondements épistémologiques de la connaissance.

Welisson Marques: *Croyez-vous que la notion de discontinuité est l'une des principales contributions de Michel Foucault à l'épistémologie de la connaissance?*

Roger Chartier: Je le pense même si la notion de discontinuité telle que la définit Foucault lance un défi redoutable aux historiens. Sa critique radicale du concept d'origine, qui suppose que l'événement est advenu avant même son irruption, interdit la recherche sans fin des causes mais elle laisse, également, fort démuni l'historien qui entend rendre raison d'un fait historique, quel qu'il soit. Foucault lui-même, tout en substituant à la notion d'origine celle de "naissance" (de la clinique, de la folie, de la sexualité, de la prison), prend distance par rapport à l'idée d'un surgissement absolu, sans racines ni préfiguration. Les disciplines étudiées dans "Surveiller et punir" ne sont pas la prison, entendue comme forme centrale de la peine, et, en même temps, elles constituent des technologies de surveillance qui fourniront les éléments constitutifs de la réclusion carcérale. Une telle manière de penser, qui entend rompre avec les notions de causalité et finalité attachées à celle d'origine et qui entend porter l'attention sur les discontinuités qui caractérisent les énoncés et les pratiques, n'est pas nécessairement contradictoire avec la manière dont Norbert Elias comprend les discontinuités des configurations sociales ou psychiques comme inscrites dans des continuités anthropologiques. La difficulté posée par le concept de discontinuité de Foucault est celle des conditions de possibilité de la compréhension de réalités qui seraient absolument hétérogènes aux catégories "nées" à un moment donné de l'histoire. La difficulté est à la fois conceptuelle et lexicale, si l'on admet qu'il y a des fous avant la "folie" ou des rapports sexuels avant la "sexualité". Comment nommer cet avant de la rupture? Et comment le penser?

La question renvoie, chez les historiens, à la tension entre l'approche morphologique, qui dresse inventaire des parentés existant entre différentes formes (esthétiques, rituelles, idéologiques, etc), en dehors de toute attestation

de contacts culturels et de toute simultanéité chronologique et l'approche historique, qui repère les circulations, les emprunts, les hybridations. Carlo Ginzburg a désigné avec acuité, à propos de l'utilisation du double mortuaire dans de nombreux rites funéraires, la difficile, voire l'impossible conciliation entre ces deux modes de la compréhension. Le premier conduit à la reconnaissance d'invariants, nécessairement rapportés à leur universalité, mais au risque de la décontextualisation d'un élément particulier par rapport au système symbolique qui lui donne sens et aux usages localisés et spécifiques qui constituent ses significations propres. Le second rend compte avec rigueur de transmissions et d'appropriations, toujours précisément contextualisées, mais au risque de l'effacement de l'identification du socle anthropologique universel qui fait "l'être-homme", comme dirait Ricœur, et qui rend possibles les reconnaissances en deçà des différences et des discontinuités. Foucault oblige à penser les relations entre ces deux discontinuités, morphologiques et historiques. Il oblige aussi à articuler, paradoxalement peut-être, l'irruption de ce qui n'était pas avec ce qui l'a rendu possible.

Welisson Marques: *En reprenant la question de l'interprétation, lorsqu'un politicien, par exemple, profère un discours aujourd'hui (à la télévision), quelle matérialité est privilégiée par l'historien? C'est le texte verbal proféré par le politicien qui a de l'importance pour l'historien? En d'autres mots, comment l'écrivain de l'histoire s'occupe de divers éléments d'ordre sémiologique constitutifs de sa source?*

Roger Chartier: Je pense que souvent, trop souvent les historiens ont partagé les illusions des critiques littéraires et ont oublié que le sens d'un texte ne dépend pas seulement du contenu littéral mais aussi des formes de son inscription, des modalités de sa circulation et des conditions de sa profération. Sociologues anthropologues et ethnologues peuvent reconnaître directement ces situations d'énonciation qui contribuent à la signification donnée au discours. Il en va ainsi pour la récitation des contes, la narration des mythes, les interactions verbales. Les analyses structurales des discours ont parfois éloigné

de cette compréhension tout comme l'analyse des structures de parenté a pu éloigner des stratégies d'alliance. Pour l'historien qui ne travaille pas sur les temps contemporains, où cette attention aux conditions d'énonciation et de réception des discours est possible, la tâche est plus difficile. Il lui faut analyser les représentations des situations où circule la parole vive, faire profit de certaines mises en scène particulièrement aiguës de transmission orale des textes (je pense au chapitre XX de *Don Quichotte*, dans lequel Sancho raconte un conte à son maître) ou repérer les marques d'oralité dans les textes eux-mêmes (par exemple la ponctuation destinée à une voix lectrice). Il n'est pas de compréhension profonde des discours, quels qu'ils soient, sans l'articulation entre l'analyse de sa littéralité (et littérarité pour certains d'entre eux), l'étude des modalités matérielles ou corporelles de leur communication et la description des catégories d'interprétation et horizons d'attente de leurs lecteurs, auditeurs ou spectateurs. Dire cela est plaider pour une approche qui croise la sociologie des publics, l'esthétique de la réception, la sociologie des textes et l'analyse linguistique, sémiotique, rhétorique et poétique des discours.

Referências

CHARTIER, Roger. *A história ou a leitura do tempo*. 2ª. ed. Belo Horizonte: Autêntica, 2010.

CHARTIER, Roger. *Inscrever e Apagar: cultura escrita e literatura*. Trad. Luzmara Curcino Ferreira. São Paulo: Edunesp, 2007.

FOUCAULT, Michel. O Sujeito e o Poder. In: RABINOV, Paul; DREYFUS, Hubert. *Michel Foucault: uma trajetória filosófica – para além do estruturalismo e da hermenêutica*. Trad. Vera Porto Carrero. Rio de Janeiro: Forense Universitária, 1984. p. 229-249.

FOUCAULT, Michel. *Vigiar e punir: nascimento da prisão*. Trad. Lígia Vassallo. Petrópolis: Vozes, 1977.

FOUCAULT, Michel. *A arqueologia do saber*. 6ª. ed. Rio de Janeiro: Forense Universitária, 1995.

FOUCAULT, Michel. *A ordem do discurso*. 2ª. ed. São Paulo: Loyola, 1996.

FOUCAULT, Michel. *As palavras e as coisas: uma arqueologia das ciências humanas*. 8ª. ed. São Paulo: Martins Fontes, 1999.

FOUCAULT, Michel. *Microfísica do poder*. Trad. Roberto Machado. 24ª. ed. Rio de Janeiro: Graal, 2007.

